

Un soir, la fatigue et la faim
L'arrêtent sur un sol aride.
Un berger la prend par la main ;
Vers un monastère il la guide.
Les secours s'empressent de venir....
Trop tard ! l'enfant pâlit et tremble.
La mort, qui sépare et rassemble,
A sa mère, aux cieux va l'unir.

Dieu l'appelle
Auprès d'elle ;
La pauvre enfant avait pris
Le chemin du Paradis.

HIPPOLYTE AUDEVAL,

LE RETOUR DE L'ARTISTE.

Par une belle journée d'octobre de l'année 1498, des curieux, des oisifs et des étrangers s'arrêtaient en grand nombre devant l'un des piliers de l'Hôtel-de-Ville de Nuremberg. Ce pilier était presque totalement couvert par une énorme affiche sur laquelle on lisait :

Joseph Durer, orfèvre de cette ville, prévient ses concitoyens qu'il fera ce soir dans sa boutique de la place de l'horloge une vente générale des objets d'art en orfèverie qu'il possède. La nomenclature de ces objets serait trop grande pour être détaillée ici. La vente commencera à 4 heures après-midi.

—Quoi ! s'écria tout à coup avec une certaine émotion un des assistants, qu'à la coupe, à la magnificence de ses vêtements on pouvait prendre pour quelque seigneur étranger ; quoi ! le riche orfèvre Durer fait vendre à l'encaissement les merveilleux produits de son art ! Par quelle fatalité se trouve-t-il à cette dure extrémité ?

— Vous ignorez probablement, seigneur, répondit un artisan, que Joseph Durer a fait les plus grands sacrifices pour soutenir la maison de son gendre, naguère l'un des premiers négociants de Lubeck. Ce gendre s'est enfui en faisant des dettes considérables, et c'est pour parer à ce désastre, et c'est pour sauver l'honneur de ses petits-enfants, pour leur conserver un nom pur et sans tache, que le bonhomme se sépare de ces précieux ouvrages qui faisaient l'orgueil et la joie de ses vieux jours, de ces chefs-d'œuvre dont la longue possession s'est en quelque sorte identifiée à son existence. Cette conduite noble et belle est bien digne d'un loyal citoyen de Nuremberg ; elle provoque en sa faveur l'assentiment général : mais pourquoi faut-il qu'un souvenir fâcheux vienne se mêler à ce concert de louanges et comme troubler les marques de cette sympathie unanime.

— Oserais-je sans indiscretion, fit alors son interlocuteur, l'homme au riche costume, vous demander l'explication de ces dernières paroles.

— Volontiers, seigneur : Apprenez donc que

Joseph Durer avait trois fils et une fille ; sa fille, il la maria, avec une grosse dot, à ce négociant de Lubeck qui vient de manquer. Ses deux fils ainés, grâce à d'énormes sacrifices, furent placés l'un à la cour de Bavière, l'autre à celle du grand duc de Weimar. Ils y ont fait un chemin brillant et rapide, oubliant bientôt leur vieux père, dont ils ont échangé le nom bourgeois contre un titre pompeux de comte et de baron.

— Et le troisième fils, qu'est-il devenu ?

— Albert, reprit l'artisan. Eh bien ! Albert voulut être artiste et Joseph Durer s'y opposa. Tu seras orfèvre comme moi, disait-il à l'enfant qui le suppliait de lui donner des crayons, des toiles et des pinceaux, ou bien tu quitteras la maison, car je ne te nourrirai qu'autant que tu manieras sous mes yeux le poingon et le marteau.

— Et qu'arriva-t-il ? dit l'inconnu.

— Il arriva qu'un beau jour (il y a plusieurs années de cela), le pauvre Albert disparut : depuis lors on n'a plus entendu parler de lui. Est-il mort ? est-il vivant ? s'est-il fait soldat ? Voilà ce que je ne saurais vous dire.

En ce moment quatre heures sonnèrent. On ouvrit les magasins de l'orfèvre et la foule des curieux et des amateurs s'y précipita. Les crieurs publics commencèrent aussitôt leurs appels.

Des plats, des assiettes, des aiguilles, des amphores en argent, en vermeil et en or furent d'abord vendus. Le tour des ouvrages précieux, des chefs-d'œuvre de l'orfèvre arriva ensuite ; c'étaient de splendides tabernacles travaillés avec un art infini ; c'étaient des édifices gothiques, des chapelles sarrasines découpées comme de la dentelle ; c'étaient d'immenses bassins d'argent qui représentaient en relief des sujets de l'ancien testament ; puis des figures demi-nature, copiées d'après l'antique et d'une admirable perfection. Tant que l'on n'avait offert aux acheteurs que les produits grossiers de son art, l'orfèvre s'était tenu calme et tranquille dans le fond de sa boutique ; mais dès qu'il eut entendu citer les noms de ses chefs-d'œuvre, dès que la voix des crieurs se mit à psalmodier, en phrases banalement louangeuses, le mérite et la beauté des ouvrages qui avaient rendu sa réputation si grande, si universelle, il ne fut plus maître de conserver son attitude résignée, il se leva brusquement, comme sous l'influence d'une force inévitable et se prit à rôder autour des diverses pièces qu'on allait vendre, absolument comme une mère autour du berceau de son enfant malade.

On cria alors :

— Six statuettes, or et argent, d'après l'antique.

— Mille ducats d'or, vit une voix.

— Mille cinquante, dit le autre.

— Mille cent, reprit la première.